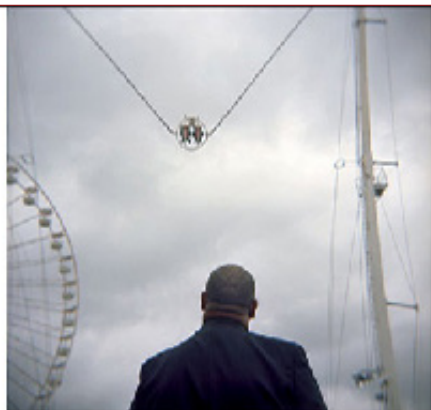


Pierre Jourde - La cantatrice avariée

Présentation



La Cantatrice avariée a tout pour n'être pas compris. Ce roman n'a d'ailleurs, comme prévu, guère été compris, à quelques exceptions près. Le non-sens a sa place dans le champ littéraire contemporain, pour autant qu'il ne se mêle pas trop à l'impureté comique, et qu'il ne prenne pas de formes trop grotesques.

C'est une histoire de clowns cruels. Un mélange de Jarry, de Beckett et de Vialatte. En apparence, le récit est livré au n'importe quoi à l'état pur. Cela fait partie de sa dimension mystique : le n'importe quoi, ce qui échappe aux cadres ordinaires du sens, c'est ce qui ressemble le plus à la grâce, ce qui nous permettrait d'échapper à la faute, à la laideur, à la finitude. Dans son histoire, la religiosité mystique a parfois fait usage de l'absurde, et la théologie négative n'en est pas très éloignée.

Mais le n'importe quoi ressemble à la grâce en la caricaturant. Il est la grâce grimaçante, l'absolu tel qu'il peut devenir dans ce monde, comme le clown est un mystique grimaçant. Le n'importe quoi est donc la marque du salut que cherchent les deux personnages, et de celui que cherche l'auteur, dans l'assomption d'une formule dont la beauté n'ait plus de rapport avec rien, mais dont la difformité en même temps rappelle au caractère foncièrement comique de notre condition. Le duo des personnages évoque cette fracture inhérente au n'importe quoi.

La Cantatrice avariée raconte donc l'histoire de deux salauds en quête de salut. Leur impuissance les pousse à la férocité et à la destruction. La dévoration leur est un substitut de la rencontre et de la fusion. Si le récit accumule les événements les plus ahurissants et les plus dénués de sens en apparence, les personnages les soumettent à un délire interprétatif qui finit par leur donner le sens d'un complot généralisé. Tout le récit (comme le plupart des autres romans de l'auteur) s'oriente donc vers une rencontre avec le responsable du récit, celui qui parle, à la fois omniprésent et au-delà de tout.

Extrait

Il resta de longues années dans son institution psychiatrique. Vit passer plusieurs générations de médecins et d'infirmières. Devint un grand vieillard osseux et rêveur.

Sa carcasse gigantesque, lorsqu'il la glissait dans les couloirs, toute blanche, n'effrayait plus les jeunes aides soignantes. Il avait pris une pruite de vieillesse qui redoublait à contre-jour le dessin de son corps d'une fine ligne tremblante, comme si son corps astral commençait à se détacher de lui. Il était resté aussi agité qu'au temps héroïques où il bouleversait de terreur les chefs de rayon des supermarchés du Puy de Dôme, mais

Pierre Jourde - La cantatrice avariée

c'était devenu une sorte d'agitation lente, de frénésie exécutée au fond de l'eau. Les femmes de ménage les plus indolentes le dépassaient en lavant les couloirs carrelés de la clinique, alors qu'il s'y précipitait au ralenti en remuant nerveusement ses membres d'antique primate, courant vers des urgences qu'il s'inventait, se jetant vers une idée qui avait un instant brillé dans quelque coin éloigné de la clinique et qu'il oubliait en cours de route. Il poursuivait alors sur son erre, incapable de renoncer immédiatement à cette étoile éteinte vers laquelle il avait décollé.

La comédie de la folie ne l'avait pas quitté. Avec les années, il s'y était habitué, elle était devenue une vieille compagne à laquelle on tient, même si on l'a épousée sans amour, dans le seul but de tromper la solitude, banalement monstrueuse sous ses bigoudis. Elle remplaçait tant bien que mal cette folie authentique aux coiffures tempétueuses dont il avait cessé d'espérer qu'il pourrait un jour l'étreindre. Par moments, la nostalgie lui en revenait, la conscience affolée surgissait de la désolante vérité : toute sa vie, il n'avait étreint que le corps glacial de la bouffonnerie, toute sa vie il avait été le troubadour de cette muse grimaçante, le Lusignan de cette Mélusine simiesque.

Alors il se mettait à hululer après la vraie folie comme on brame du manque d'amour. Il en sanglotait grotesquement dans tous les couloirs, avec ses membres et sa face grandioses de nabi inadaptes à ces couinements d'enfant, demandait qu'on lui extraie la raison comme on extrairait un obus de la tête. On prenait pour une crise de folie sa crise de non-folie, et on le bourrait de calmants.

Et après tout peut-être était-ce bien de la folie, mais il était le seul à l'ignorer.

Dans cet état de manque, il ne savait où se rencogner, il se mettait à patiner dans les couloirs glissants d'où on le chassait avec l'indulgence affectueuse due au plus ancien pensionnaire. Il se désespérait de ne pas avancer plus vite, tout en se félicitant secrètement que cette lenteur ne lui permît pas de s'apercevoir plus vite qu'il ne pouvait aller nulle part. Lorsqu'il avait bien épuisé l'inutilité de ces errements, il finissait par trouver un refuge dans le souvenir mal éclairé et biscornu de cette partie de carte, de ce jeu d'ombres et de cette rue du brocanteur vers laquelle, là aussi, il avait patiné. Elle demeurait dans sa mémoire comme l'image pieuse enluminée de couleurs ridiculement excessives, que l'on regarde, les jours de détresse, avec une tendre incrédulité. Il en regrettait l'interruption, se disant que si la scène s'était prolongée jusqu'à l'intérieur de cette maison, dont il sentait encore, jusque dans sa chambre de la clinique, l'étrange intensité, comme la prescience d'un coeur palpitant, alors il eût pu, sans doute, trouver là une ressource définitive.

Il continuait machinalement ses petites ignominies. Elles faisaient partie du folklore de l'établissement. Personne ne s'en scandalisait plus. On le considérait d'un oeil indulgent les jours où, au réfectoire, il se déshabillait entièrement et grimait son corps atterrant en se servant des aliments servis à table. On se contentait d'emmener le bonhomme de cocagne à la douche pour le débarrasser de son béret de rosbif, de son chandail de purée et de ses chaussures de petit suisse à la confiture. Les infirmières ne se formalisaient plus de ses déclarations d'amour enflammées au cours desquelles il arrachait, tragique, les vieux poils blancs

Pierre Jourde - La cantatrice avariée

de sa vieille poitrine qui sonnait creux. Il était devenu le fonctionnaire de sa propre déchéance. Son déclin, lui aussi, avançait en faisant du sur-place.

Maman venait toujours le voir deux fois par semaine. Elle lui apportait trois goldens et un redoutable gâteau au yaourt dont il ne parvenait jamais à terminer la première bouchée. L'unique placard de sa chambre était à peu près exclusivement occupé par plusieurs générations de gâteaux au yaourt, depuis le gâteau fossile jusqu'à l'ordinaire pâtisserie moisie.

Maman avait atteint le stade supernova. Son expansion maternelle ne connaissait plus de limites. Ses couleurs avaient viré au violet. Vissées dans la chair, ses prunelles injectées d'amour maternel chimiquement pur continuaient à envelopper Bada de la même inflexible adoration, ses lèvres tout à fait rentrées dans sa bouche suçaient jalousement le fruit de ses entrailles, en aspiraient le suc. Leur mouvement ne cessait pas, comme si elle trouvait encore du goût, d'infimes nuances, de petites régions savoureuses à ronger dans ce vieil amour.

Entre ces silences gastronomiques, elle l'entretenait de sa santé. Elle était devenue à elle seule un résumé des avancées du siècle en matière de recherche médicale. Elle portait un dentier, un pace maker, de faux cheveux, des rotules et des hanches en plastique, un anus artificiel, le coeur d'un chauffard bavarois, les reins d'un plombier congolais, les yeux d'un voleur guatémaltèque, les poumons d'une entraîneuse berrichonne et le sang d'un clerc de notaire hawaïen. D'opération en opération, il était resté très peu de pièces d'origine. Si d'une oreille elle n'écoutait que la voix de l'amour maternel, de l'autre elle scrutait les craquements de toute la machinerie, était devenue habile à distinguer le chuchotis d'une valve fatiguée du cri d'une articulation usée. Elle en dressait une chronique mentale scrupuleuse dont elle ne manquait jamais de livrer les bonnes feuilles à son fils aimant et muet.

Après quoi, un tracteur emportait ses voiles mauves vers de plus profondes transmutations, des spécialistes plus savants, des hôpitaux plus équipés, tandis qu'elle chantait Les Roses blanches de sa voix demeurée juvénile, car les plus spacieuses limousines avaient dû renoncer à son transport.

Bada suivait par la fenêtre de sa chambre ces départs mélodieux.



Pierre Jourde - La cantatrice avariée

C'était un de ces jours où ils partaient encore en quête de la demeure du brocanteur suprême, tel qu'il avait été donné à Bada de l'apercevoir et d'en conserver une mémoire fragmentaire : ombres s'agitant aux fenêtres des étages, deux enfants jouant aux billes sur le long trottoir sans fin où s'alignaient les réverbères. Ils étaient entrés dans d'improbables boutiques de vieilleries, avaient discuté, dès l'aube, avec des chiffonniers saouls dans des bars minuscules, chauffés par un poêle à charbon, autour d'un ballon de Saint-Pourçain blanc, s'imaginant remonter des pistes, recouper les indices qui leur permettraient de mettre la main sur le repaire du Grand Bricoleur.

Dans les heures vides de l'après-midi, lorsqu'ils franchissaient le seuil d'une échoppe noire, écartant un rideau fait de capsules de bouteilles, faisant résonner un carillon, ils ne trouvaient personne, personne ne venait. Les jougs et les cloches de vache, les selles et les pots de pharmacie en faïence paraissaient se proposer seuls à la concupiscence des clients. Mais des clients, il n'y en avait plus, on n'en ferait plus, le dernier était mort longtemps auparavant, tout seul, tout jaune, au fond de son lit, sous un édredon rouge. Ses héritiers, de lointains neveux, s'étaient disputé sans conviction ses reliques pulvérulentes de client.

Cela s'était produit ainsi : la boutique se trouvait en contrebas d'une rue étroite et déserte, peuplée seulement d'une tribu de caleçons filipendules. Petite caverne froide, dans les ombres mesurées de laquelle se conservait de l'indéterminé, de l'indécis, du brisé, du gibier de bocal, du qui graisse les étagères et qui tache les torchons.

Elle fleurait la soude, le vieux fromage, le bénitier en lave et le napperon jauni. Un instantané de Jésus, en couleurs, ornait le dessus du comptoir miniature, recouvert d'une housse à fleurs jaunes et brunes. Enveloppé de grandes étoffes pastel aux plis roides, il levait la main droite, et ressemblait à l'oncle barbu qui s'est fait photographe en peignoir sur la plage, en train d'exécuter un des tours qui l'ont rendu célèbre dans les repas de famille. En l'occurrence, il avait réussi à placer dans sa paume droite son propre cœur, et à lui faire projeter des lames de lumière dorée soigneusement aiguisées. La classe.

Ils avaient appelé, sans conviction, comme ils faisaient dans ce genre de situation avant de regagner la rue, sachant que la plupart du temps personne ne venait. Parce que cette fois ils avaient cru distinguer quelque chose, un bruit de parole étouffée derrière la porte basse au double vitrage dépoli, ils avaient tourné la poignée de celle-ci.

La boutique donnait dans une chambre minuscule, peinte en jaune, encombrée d'un lit, d'une armoire, d'un lavabo et de plus d'objets encore que dans la boutique, shakos, fourmiliers empaillés, portraits d'officiers à moustaches, baisers de Rodin, cors de chasse, Napoléons à Sainte-Hélène, étuis à violoncelle. Une lumière exténuée, provenant d'une fenêtre exilée dans un renfoncement, agonisait sur le tout, que butinaient des mouches distraites.

Ils ne l'avaient d'abord pas vue, tant elle semblait secondaire dans le tableau, mais c'est bien de la petite dame dans le lit que provenait cette respiration encombrée et ces mots fragmentés qu'ils avaient pris d'abord

Pierre Jourde - La cantatrice avariée

pour des paroles à eux adressées, mais qui paraissaient plutôt sortir d'eux-mêmes, machinalement, comme le souffle.

Elle était d'une vieillesse extrême, révoltante, au-delà même de la leur qui excédait déjà les limites de l'ordinaire. Elle avait rejoint ce point du grand âge où, après s'être caricaturé, on finit par ressembler à tout le monde. C'était l'ancêtre absolue, dans son lit éternel, celle qui est morte infiniment, et qui continue, le front prolongé du chignon blanc attaché de trois épingles, le corps écrasé sous le coeur hypertrophique de l'édredon rouge.

A cause de cette ressemblance universelle, Bolo put glisser à l'oreille de Bada :

«Tu ne trouves pas qu'elle ressemble à ta maman ?»

Rien ne s'opposait formellement à cette affirmation, de même que rien ne s'opposait à ce qu'on lui trouvât une certaine affinité de traits avec la veuve du palier en dessous ou avec le regretté roi Fayçal d'Arabie, ou même avec une tortue terrestre avec laquelle Bolo avait un peu frayé dans son enfance. Mais là, dans cette lumière, il est vrai qu'elle avait quelque chose de la mère de Bada, en plus effacé, en plus maigre aussi, une mère sans rien à faire ni rien à dire, une mère sans drame et sans écrasement et sans opérette, une mère sans résurrection. Ils s'en étonnèrent, parce qu'ils croyaient bien avoir tari la réserve de Maman.

Ce que cette mère-là disait, ils le comprirent en se penchant vers elle, s'adressait à son fils. Il n'y avait nul fils dans la pièce, et ils avaient tous deux cessé de l'être depuis longtemps. Ils s'apprêtaient à sortir, et puis Bolo se retourna, poussa Bada vers le lit, et quitta la pièce en évitant de faire grincer la poignée, laissant le fils en tête à tête avec la mère.

Bada écouta les histoires que la vieille lui racontait, hochant la tête en signe d'assentiment.

Il n'oublia pas de s'ennuyer.

Il prit un peu d'eau de Cologne dans un flacon sur la table de nuit, en imbiba une compresse qu'il passa sur le front de la vieille dame, et il put, avec des forces fraîches, poursuivre la traversée de ce désert de vétilles, de souvenirs d'enfance heureuse et d'images insignifiantes qu'elle étendait devant lui.

Cette agonie sans prestige et sans fable les libéra de l'étau de nécessité qui avait enserré leur existence. Ils renoncèrent à chercher et continuèrent à s'amenuiser en chambre.

Pierre Jourde - La cantatrice avariée

Revue de presse

Apparu sur la scène littéraire avec son pamphlet intitulé *La littérature sans estomac* (L'Esprit des Péninsules, 2002), Pierre Jourde a révélé plus tard un réel talent de romancier. Citons *Pays perdu* (L'Esprit des Péninsules, 2003), son chef-d'œuvre *Festins secrets* (L'Esprit des Péninsules, 2005), mais aussi *L'heure et l'ombre* (L'Esprit des Péninsules, 2006).

En 2008, toujours chez l'éditeur L'Esprit des Péninsules, Pierre Jourde publie *La cantatrice avariée*. J'ai éprouvé de la crainte à le lire tant ces précédents romans me semblaient appartenir à une sorte de miracle dans la littérature française actuelle.

Le livre se présente telle une symphonie burlesque avec ses trois mouvements imaginaires (*allegro feroce*, *adagio con fagioli* et *andante gluante*). La première partie ou premier mouvement, comme son nom en porte témoignage, nous montre le cadre de cette histoire emporté par son rythme vélocé, voire endiablé. Tout de suite, il rappelle son roman *Festins secrets*, mais un *Festins secrets* sombrant dès le départ dans la folie. Rien, en effet, ne paraît exister réellement : l'œuvre évoque l'imagination, et je ne trouve aucune référence qui puisse se rapprocher d'un tel délire, à l'exception de *Crucifiction* de Pierre Mérot (Éditions de la différence, 1991). Or, derrière le langage symbolique du roman de Pierre Mérot, on découvre en fin de compte la vie. Alors que le roman de Jourde débute sans une préoccupation quelconque de la vérité. Il évolue comme une pure réalisation de l'esprit.

Après la disparition de son gourou Manfred von Fanfulla, une secte périclité peu à peu, malgré les efforts de deux gouapes Bolo et Bada qui font leur possible pour maintenir tel quel le dernier carré d'adeptes. De temps en temps, ils quittent le château délabré de la secte pour effrayer quelque membre de la famille d'un adepte qui aurait eu la mauvaise idée de porter plainte. Puis, Bada et Bolo finissent par trouver la Chose, sculpture informe et objet qui, comme une révélation, doit redonner vie à la secte. Hélas, la Chose disparaît et tous les adeptes quittent le château pour fonder une secte concurrente tels que la sœur nommée Ala et ce Cagli, auteur d'une thèse sur Claudel ; ou alors pour s'enfuir carrément et échapper à l'autorité des deux vauriens.

Finalement, la secte disparaît. C'est alors que Pierre Jourde, dans la seconde partie de son roman, dévoile les fils de l'écheveau qui forment ou plutôt constituent cette histoire. À l'instar de *Pays perdu*, à l'instar de ce lieu isolé où règnent la saleté et la merde, il est question de déchéance. Ce déclin touche, en effet, Bolo et Bada qui ont perdu l'énergie de la violence pour vieillir irrémédiablement. Ils vivent dans le passé, dans la nostalgie de leurs exploits antérieurs. Pour eux, il n'est plus possible de mener des actions durant lesquelles Bada frappait à chaque fois Bolo qui avait eu le temps, de son côté, de «mettre en scène» son martyr. Celui qui avait porté plainte à la police ressortait traumatisé par l'expérience.

Non, Bolo et Bada sont désormais des vieillards. Bada a, enfin, perdu sa mère qui ne cessait pour la énième fois de ressusciter grâce au miracle de la médecine. Bolo, lui, vit de moins en moins dans un monde intérieur fait de cette musique composée par un orchestre comprenant à l'origine un chœur, un pianiste, etc. (on songe ici à l'atmosphère de la maison où vit le jeune professeur de collège, Gilles Saurat, dans *Festins secrets*). Malgré leur peu d'intelligence, les deux êtres cherchent à comprendre le pourquoi de leurs croyances.

Bref, ils rencontrent, à la fin (troisième mouvement ou *andante gluante*), un oncle, sorte de Dieu ou écrivain qui leur explique que tout ceci est une invention, et contradictoirement qu'eux-mêmes ont généré ladite invention.

Pierre Jourde donne, en conséquence, l'une des clés de la création littéraire : sans l'auteur, le récit n'est rien,

Pierre Jourde - La cantatrice avariée

et pourtant, l'écrivain a besoin de ses personnages pour modeler son histoire. Pour résumer, comme la vie, la littérature naît d'un paradoxe, c'est-à-dire le paradoxe entre la fiction et la réalité. D'autre part, cette opérette qui n'en est pas une (qu'a-t-elle à voir, en vérité, avec L'étoile d'Emmanuel Chabrier ou Le testament de la tante Caroline d'Albert Roussel ?) fascine moins par l'intensité qui s'en dégage que par l'intelligence qui, à l'instar des films de Éric Rohmer, fait naître l'émotion.

Thomas Dreneau, froggy's delight

Une farce mystique

Que les initiés se rassurent, la cantatrice de Jourde a infiniment plus de corps que celle de Ionesco, puisqu'elle n'est autre que l'imposante mère de l'un des deux personnages centraux, Bada :

«Elle avait été cantatrice, avant qu'il l'eût tétée. Elle avait vocalisé en robe blanche et falbalas roses sur toutes les scènes du Berry, de la Marche, de l'Auvergne et même du Poitou, écumées par les tournées Piloselle [...]. Elle avait succombé aux entreprises amoureuses de sept dragons, dix-huit lieutenants de hussards, vingt-trois capitaines de cuirassiers, et un sergent d'infanterie. Elle avait épousé pour finir un pianiste catarrheux qui était parti du côlon et l'avait laissée veuve très jeune, avec son fils qu'il avait fallu élever. Adieu, Vienne, Schönbrunn et les glockenspiels, goodbye Mexico, les castagnettes et les mantilles, elle avait cousu tabliers et caleçons dans son garni» (p. 68-69).

Voilà ce qui s'appelle un destin, avec en point d'orgue un clin d'œil à La Fontaine ! Mais, direz-vous, pourquoi avariée ? Sans doute pour annoncer les avatars de cette extravagante ex-cantatrice : réduite à une chose gélatineuse après avoir été renversée par un trente-six tonnes, par déformation professionnelle, elle trouve encore le moyen de pousser des rôles pouvant passer pour «les roucoulaudes de La Vie parisienne» (p. 201) ; mais ce n'était que réchapper pour mieux sombrer quelques pages plus loin... dans un accident d'avion qui atteint l'intégrité de son «précieux corps» - «à la fois déchiqueté, dispersé, écrasé, éclaté, lardé et cuit». À moins que ce titre n'arbore la même incongruité que celui de Ionesco... Au reste, on tient peut-être notre cantatrice chauve dans le compère travesti de Bada, Bolo, lorsqu'en plein slow il en vient à perdre sa perruque...

Pour le moment, relevons deux figures qui évoquent indirectement le romancier et/ou son roman. D'abord, celle d'Erik Satie (1866-1925), musicien ascète qui, fondateur d'une secte (l'Église métropolitaine d'art de Jésus-Conducteur), pratique une musique dont les résonances mystiques contrastent avec sa réputation d'humoriste ; ensuite, celle de l'oncle, mise en abyme de l'auteur : aimant «jouer avec les hypothèses métaphysiques», il s'amuse «en construisant des mondes improbables, des aberrations cosmologiques» (p. 259).

Ajoutons que les titres des trois parties dont les exergues, en plus de l'exergue général, sont empruntés à Satie, donnent le la à cette fiction fantaisiste qui retrouve la veine de Festins secrets (L'Esprit des péninsules, 2005) : Allegro feroce, Adagio con fagioli, Andante gluante...

Opus buffa

Du féroce, des haricots et du gluant, il en est question dans ce livre écrit sur le mode bouffon, où, cette fois, la cible est le microcosme mystique, et plus particulièrement le huis clos régressif des sectes. À cet égard, s'avère on ne peut plus révélatrice la cosmogonie - la «mystique potagère» ! - de la secte végétarienne fondée par le «Divin Guide», Manfred von Fanfulla, qui «était le plus grand mangeur de flageolets qui fût», lui dont «la boursoufflure [du] corps obéissait à la pression intérieure de [l']âme» (p. 42) : «Le fayot, avaient glosé quelques théoriciens résiduels, affecte la forme parfaite du germe. Il éveille dans l'intimité cette circulation de souffles en lesquels la vile matière se spiritualise» (39). Après la phase du haricot, la «secte sylvestre» connaît

Pierre Jourde - La cantatrice avariée

«sa période laitue cosmique» (142), selon laquelle «le temps devait adopter la forme d'une laitue» (143), puis l'ascèse de la pédale» (181)...

La Chose que poursuivent ces deux crétins illuminés que sont Bolo et Bada, exécuteurs des basses œuvres, sans forcément être un haricot magique, est l'incarnation parodique de l'objet sacré comme de l'objet mélancolique. Convaincus d'avoir capturé la Chose en la personne de la jolie Lou, ils souhaitent d'autant plus se l'incorporer qu'elle ne semble pas réelle... Le résultat : «Lou démontée pièce à pièce, peau, viscères et os, tenait dans l'étui à violoncelle étendu à terre comme un sarcophage» (117). Et «le chœur des anges [...] d'entonner pianissimo» une parodie de prière : «Te voici, à présent enfermée dans ton épiderme sans issue. Dis, te penses-tu plus réelle sous cette enveloppe sans défaut ? Te voilà, promesse de musique de peau, de fugues d'os et de concertos pour nez».

Tournant en dérision les élucubrations et les superstitions, les tics et les tocs des adeptes, Pierre Jourde joue avec les codes narratifs des fictions en vogue (newâgesques, policières, gothiques, trashes... sans oublier les fims d'horreur).

«Qu'est-ce que c'est que ces fariboles ?

Ce faisant, il fait la part belle au loufoque et à l'humour noir. La Cantatrice avariée présente en effet un univers où, folie et comédie ne faisant qu'un, nous avons droit à moult récits de délires, hallucinations visuelles et auditives, à des hypothèses farfelues comme celle-ci : «Dieu pouvait-il être un bavard impénitent et ennuyeux dans une robe de chambre rouge, occupé à gratter des maquereaux dans du papier journal, et revendant ses couverts en argent ?» (162) ; ou encore à d'autres micro-biographies fantaisistes que celle de la cantatrice, à des précipités de destins loufoques tel ce dernier : «[...] un jeune psychiatre habitué des émissions de variétés sur les sectes entreprit leur désintoxication mentale. [...] Il en profita pour publier des études de cas et cinq ou six livres qui le rendirent encore plus célèbre. Il donna des conférences dans des croisières de luxe aux Caraïbes et mourut trente ans plus tard de la maladie d'Alzheimer, fou à lier, après avoir mordu sa femme, ses enfants et son médecin» (134) ; un univers où un Bolo peut se servir de ses stigmates pour manipuler ses victimes ; où les êtres se défont d'un seul coup et où «une nuée d'insectes» s'échappe d'un corps disséqué (220) ; où la chute d'un piano sur la tête d'une mère produit «un accord de la septième diminué» qui débouche sur un «concerto de la maman écrasée, pour cinq mains dont un moignon» (176-77) ; où il n'est rien de plus facile que de se lancer dans «la contrebande mystique» ou «un enfer ralenti» (222-23) ; où «une grande carpe visqueuse» révèle des secrets (234)... L'interrogation de Nestor, figure en abyme du lecteur, n'a donc rien d'étonnant : «Qu'est-ce que c'est que ces fariboles ?» (168).

Il faut dire que La Cantatrice avariée repousse les limites du vraisemblable comme les frontières entre réel et fiction. Aussi récit excentré - voire décentré, dans la mesure où le centre narratif final est également hypothétique - et récit excentrique vont-ils de pair : puisque la vie est comédie et/de folie, que notre monde est fait de leurres et de parodies perpétuels, le roman est une «machines à simulacres» (183) qui nous fait hésiter entre être et non-être, illusion et réalité, réel et virtuel. D'où le recours à un procédé, fréquent dans les films de Robbe-Grillet, qui vise à accentuer l'indétermination narrative : le démontage-remontage, c'est-à-dire le retour en arrière avec variante narrative (cf. p. 72-73).

Une éthique et une esthétique du neutre

Vu que dans ce roman réflexif tous les éléments sont donnés à ce maître senseur que doit être tout lecteur qui se respecte, pour répondre à la question nestoresque (sic !), il convient de se mettre à l'écoute du texte. De prêter attention, par exemple, à ce passage : «L'une des factions qui jouissait de la plus grande influence occulte prétendait au salut par le grotesque. Elle retournait les propositions les plus sérieuses en dialogues de clowns, réinterprétait tout le dogme version tarte à la crème. On allait le plus directement à Dieu par la

Pierre Jourde - La cantatrice avariée

pétomanie, le calembour et le poil à gratter» (44). Ou à celui-ci, qui évoque la dernière étape de l'initiation négative qu'ont suivie Bolo et Bada : «Ainsi, leur existence des dernières années leur apparut un beau jour comme une ascèse, une voie vers Dieu inconsciemment suivie : le salut dans la banalité. N'atteignaient-ils pas, dans cette insignifiance, dans cet oubli, comme une Suspension du réel ? Une extase légère leur venait d'être vieux, d'être nuls, d'être inconnus, de ne rien faire. Le réel s'abolissait dans son triomphe» (246). Si son point d'aboutissement est une conception du bonheur selon laquelle le salut est dans le «martyre du quotidien» (248), *La Cantatrice avariée* constitue un anti-roman d'éducation qui sonne le glas des grandes fables métaphysiques prétendant rendre compte de l'humanité et de l'univers.

Les deux extraits ci-dessus sont encore à mettre en relation avec un essai paru chez le même éditeur en 2005, *Littérature et authenticité*, où Pierre Jourde définit l'éthique et l'esthétique du neutre comme la désappropriation du propre, la dé-singularisation de soi et de la langue, le dépassement des alternatives entre être et non-être, même et autre, positivité et négativité, bref comme l'horizon négatif de la parole et de l'existence : il s'agit d'accéder au non-sens par l'excès (dans l'idiotie et l'in-différence). L'idiotie comme mode d'être-au-monde et comme idiotisme ! Du double point de vue philosophique et stylistique, la rédemption par l'idiotie réside dans la double postulation entre grotesque et loufoque, d'une part, et d'autre part l'insignifiance.

C'est en ce sens que *La Cantatrice avariée* ne saurait se réduire à l'affirmation absurde et que Bolo et Bada se situent au carrefour entre Bouvard-et-Pécuchet et Didi-et-Gogo (le fameux couple de *En attendant Godot*). En dernière analyse, c'est un autre entre-deux qui vient à l'esprit ; il est en effet impossible de ne pas rapporter le duo Bolo et Bada à cette double référence : d'une part, l'utopie Bolo'bolo de P.M. (Zurich, *Paranoia City*, 1983) ; d'autre part, *Capitaine Bada* de Jean Vauthier (Gallimard, 1966), qui conjugue tragique et clownesque.

Fabrice thumerel

Au début, ça surprend, ça déboussole, on s'y reprend. Une fois, deux fois. On se frotte les yeux. On jette même un œil sur la quatrième de couverture, histoire de se rassurer, sentant les fondements vaciller... Est-ce donc cela « un objet littéraire non identifié » ? On cherche des repères. Pourtant, le titre, *La Cantatrice avariée*, a dûment attiré votre attention. D'une cantatrice l'autre, on songe immédiatement à Ionesco, à la chauve. Merci pour la bouée. Sauf qu'ici point d'« anti-pièce » mais, plus modestement, l'auteur a pris soin de préciser qu'il s'agit d'un « roman avec accompagnement d'orchestre ». Soit ! Un roman en trois mouvements, qu'inaugure un « Allegro feroce ». Féroce donc !

Deux types semblant sortir tout droit du film d'Ettore Scola, *Affreux, sales et méchants*, Bada et Bolo, règnent en despotes dans le Puy-de-Dôme sur une secte qui répond au nom de l'Ordre. Ils terrorisent les parents récalcitrants de leurs pensionnaires grâce à des mises en scène à laisser bouche bée les scénaristes les plus chevronnés d'Hollywood. Sauf qu'il arrive qu'ils se trompent de géniteurs... En Auvergne, comme ailleurs, l'homonymie peut jouer des tours. Il faut dire qu'ils sont bêtes, ces deux grands dadais, dignes émules de Bouvard et Pécuchet. Bolo fait deux siestes par jour pendant que Bada fume des joints. Bref, ils ne font rien, les livres de la bibliothèque servant à allumer le feu. Sauf que Bolo est habité par des voix qui semblent surgir du tréfonds du château où vivent les membres de l'Ordre et Bada, harcelé par une mère ex-cantatrice d'opérette, qui ne cesse de ressusciter...

Une forêt de signes

Les apparitions et métamorphoses successives de ladite dame régaleront à cet égard plus d'un lecteur, la plus spectaculaire restant celle où les deux compères, ravinés par le temps, décident de s'octroyer un menu extraordinaire. Oubliés les flageolets biologiques qui participaient jadis d'une mystique, c'est désormais au

Pierre Jourde - La cantatrice avariée

corned-beef qu'ils s'assassinent. À peine la boîte ouverte, la voix de la maman de Bada s'élève « distincte mais étouffée » des chairs bovines mixées. La « bonne mère » proposant évidemment de « leur préparer quelque chose de chaud » tout en se désolant de n'en avoir plus la force... Diantre ! L'icône maternelle étant ce qu'elle est, après l'avoir laissée trôner des semaines sur la table de la salle à manger, ils finissent par enterrer « nuitamment » la conserve de corned-beef, avariée. La rédemption ne passera donc pas par un régime carné... Le lecteur, disiez-vous ? Parlons-en.

À ce stade du roman, après s'être perdu dans une forêt de signes, s'être rebellé, accroché au sens, il a fini par abdiquer. L'histoire ? Quelle histoire ? Il a lu Dante, médité l'inscription figurant aux portes de l'Enfer : « Vous qui entrez ici, abandonnez tout espoir ! ». Les caprices du narrateur-démiurge lui font désormais réciter La Divine Comédie à l'envers. Narrateur chef d'orchestre qui n'hésite pas à prétexter un rendez-vous chez le dentiste afin d'achever son récit au plus tôt et de prier les « musiciens de bien vouloir accélérer un peu le tempo ». Et le lecteur d'épouser pieusement et joyeusement le mouvement de cette sarabande endiablée... Dans un monde d'une rare loufoquerie, la galerie de personnages que convoque le facétieux Jourde n'est pas en reste. À l'instar du duo Bolo-Bada, celui formé par sœur Ala (de son vrai nom Marie Alacoque...), chercheur en psychosociologie au CNRS, et frère Cagli, ancien universitaire ayant soutenu sa thèse d'État sur Paul Claudel, passe son temps à conspirer. Sans parler du frère Eyck, dont l'indicible vigueur le conduit à finir saucissonné.

Rythmes obsédants

Bolo et Bada ne sont pas seulement les hommes de main de la secte. Ils s'abandonnent à des séances masochistes publiques : « Ils avaient beau être bêtes, ils sentaient bien que la souffrance fait peur. La douleur est un monstre aveugle. Quand on la voit ne pas nous voir, toute à la profondeur où elle se dévore, hydre introvertie, on vacille, on flageole, on capitule. » Ainsi de l'imagination débridée de l'auteur, des brèches, des failles se font jour. Comme les rythmes obsédants et enveloppants de certaines mélodies de Satie, que l'écrivain cite à plusieurs reprises en épigraphe, une mélancolie profonde affleure par moments pour être presque aussitôt noyée dans le grotesque. L'auteur ne cesse de tendre son texte dans un élan que l'on sent jubilatoire, de le pousser le plus loin possible, comme par l'effet d'une flatulence. Une sorte de météorisme parcourt l'œuvre comme si les haricots ingurgités par la communauté finissaient par produire une véritable « circulation des souffles »...

Ainsi, alors que Bolo se fait anachorète, Bada se voit contraint par sa mère d'épouser des campagnardes de plus en plus obèses qu'il faut « camionner ». Là encore, l'acmé est atteinte lors du récit du repas de noces avec une « cantalienne de quatre cents livres qui gagnait sa vie comme femme éléphant la semaine dans des baraques foraines, et lutteuse aux seins nus dans les villages le samedi et le dimanche ». Bada expérimente à cette occasion la « déchéance par la salade », qui s'achève par un internement en hôpital psychiatrique. La quête de ces picaros modernes leur fait traverser des épreuves singulières qui les conduisent à la lisière de temporalités, de mondes où les repères deviennent flous. Et le lecteur, hagard, de contempler lui aussi une éventuelle rédemption par la salade, à s'en faire exploser la sous-ventrière. Comment ? La chroniqueuse n'aurait plus toute sa tête ? Elle entendrait même des voix... Son article n'aurait ni queue ni tête... De quel article parlez-vous ? La Cantatrice quoi ? Il n'y a jamais eu de chroniqueuse !

Christime Barbacci, Rouge

Sur les photos, Pierre Jourde garde un visage fermé, infiniment sérieux, comme s'il voulait se montrer digne

Pierre Jourde - La cantatrice avariée

de la réputation d'universitaire sévère qui le précède. Mais, assis sur son canapé, l'écrivain boit son café et part d'un rire féroce, presque inquiétant. Tout à trac, il demande: «Alors, ça vous a plu? Parce que j'ai un peu peur que ce roman décontenance les lecteurs...» Ce roman, c'est *La cantatrice avariée*, un étrange récit gothique sur lequel planent les ombres de Borges et de Brautigan. Quant à la peur de la réaction du lecteur, légitime chez bien des auteurs, elle l'est peut-être encore davantage pour Pierre Jourde, après les démêlés judiciaires de Pays perdu.

En quelques années, et une poignée d'ouvrages bien sentis, l'enfant de Créteil est devenu l'un des critiques français les plus redoutés - au prix de certaines inimitiés féroces. L'auteur de 53 ans ne rêvait pourtant pas d'un tel sacerdoce: «J'ai toujours voulu être romancier. Mais pendant vingt ans, tous mes manuscrits ont été refusés! J'ai alors dû mener une carrière de critique.» Après quelques essais universitaires, il cogne une première fois en 2002 avec *La littérature sans estomac*, chronique au vitriol du nombrilisme contemporain, récompensée par le prix de la Critique de l'Académie française. Deux ans plus tard, il persiste et signe avec le très sarcastique *Jourde & Naulleau*, qui épingle, avec un humour grinçant, quelques-unes des plus célèbres figures de la littérature hexagonale. Avec le recul, il reconnaît l'impact de ces années d'études sur son oeuvre: «La critique a été déterminante pour moi, car elle m'a révélé mon goût de la satire et de l'ironie. Désormais, elle m'aide également à résoudre les conflits de l'écriture. Ce que je critique dans les textes que je n'aime pas, c'est au fond ce que je retrouve dans mes propres textes. Faire de la critique littéraire, c'est prolonger la discussion qu'on a avec soi-même, en l'appliquant à d'autres objets.»

Pour autant, la casquette de critique peut parfois s'avérer difficile à porter: elle fait de l'ombre au romancier. Malgré la publication de plusieurs romans - plutôt bons - depuis 1999, et un prix Renaudot des lycéens en 2005 pour *Festins secrets*, Jourde écrivain peine à se détacher de son double critique. «Après *La littérature sans estomac*, j'ai été catalogué comme imprécateur professionnel, celui qui tombe à bras raccourcis sur tout ce qu'il voit», remarque-t-il avec amertume. Désireux de se défaire de cette image, il a refusé à plusieurs reprises de courir les plateaux de télévision, où s'affiche son ancien compère Eric Naulleau. «Ces émissions tournent à la bouffonnerie», juge-t-il sévèrement. Il se défend toutefois de l'élitisme qu'on lui prête souvent, et rappelle son goût pour la littérature populaire, les polars historiques, la science-fiction, et «même Amélie Nothomb»!

Si *La cantatrice avariée* a peu à voir avec *Hygiène de l'assassin*, les deux ouvrages partagent au moins le même goût pour le grotesque et la cruauté. Il est ici question de l'Ordre, une mystérieuse secte, déclinante depuis le départ de son gourou, tapie dans un château «jadis peuplé d'une foule pieuse, et où bientôt ne tituberaient plus que quelques vieillards sans mémoire». Pour mener ce joli monde, deux petits voyous, Bolo et Bada, qui s'échinent à recruter de nouveaux adeptes par d'étranges mises en scène, mêlant horreur, masochisme et nécromancie. Au hasard de leurs recherches, ils tombent sur une jeune héroïne et une étrange sculpture métaphysique, qui pourraient bien sauver l'Ordre...

La cantatrice avariée marque les retrouvailles de l'auteur avec *L'Esprit des péninsules*. Et si le titre du roman évoque Ionesco, son intrigue, elle, tire plutôt vers Beckett. Avec les pérégrinations de ces deux clowns burlesques, Pierre Jourde prouve la diversité de son oeuvre, en s'attaquant à un genre certes inattendu, mais qui abrite au mieux ses thèmes de prédilection (la loufoquerie, la mélancolie, la rédemption). Le romancier abandonnera-t-il la casquette de critique? «Non, j'ai trop besoin de ces deux aspects, la pratique et la réflexion», glisse-t-il, en évoquant la nouvelle édition de *Jourde & Naulleau*. «Par contre j'arrête les cours: c'est comme les interviews, ça prend beaucoup trop de temps.» Le message est passé...

Julien Bisson, Lire

Pierre Jourde - La cantatrice avariée

Florilège

C'est du grand n'importe quoi. Pierre Jourde nous avait habitués à des choses certes échevelées, mais soutenues par une argumentation fine et structurée. Ici, les sarcasmes tombent à plat et il ne reste plus qu'une sorte d'infantilisme un peu kitsch, un esprit provocateur aigre et gratuit.

P. de S., A nous Paris

Sommes-nous dans le rêve ou la réalité ? Jusqu'au bout l'entre-deux est entretenu, véritable défi aux lecteurs, que Pierre Jourde semble implicitement interroger : « Jusqu'où me croirez-vous ? » Je rajoute : « Jusqu'où peut-on croire, quand il s'agit de littérature ? » L'auteur est un Dieu qui éprouve la foi de ses fidèles : son livre, avant de devenir parole d'Évangile, est d'abord mise à l'épreuve. L'invraisemblance, l'excès, le décalage sont autant de moyens de déstabilisation, propices au doute, à l'ennui, au rejet même si le lecteur refuse de se prêter au grand « jeu » de la littérature. Mais en retour, Pierre Jourde nous offre de très belles images, de justes envolées, des fulgurances érudites et quelques drôles jongleries terminologiques, qui unifient et embellissent un texte toujours tenté par les joies d'un grand n'importe quoi narratif. N'en déplaise à l'auteur : La Cantatrice avariée ne parvient pas à provoquer chez nous « l'écoeurement de l'extraordinaire »...

Sophie C. Hébert, Biffures

Pourquoi commencer cet article par les paroles de cette chanson de David Bowie ? Tout simplement que la lecture du livre de Pierre Jourde m'a fait réellement penser à l'ambiance et aux paroles de toutes les chansons de ce disque (Scary monsters and super creeps).

Une atmosphère plus qu'angoissante, terrifiante. Les membres d'une secte dont le gourou a disparu se retrouvent abandonnés à leurs propres sorts. S'ensuit toute une série de dérives, d'exactions de plus en plus horribles jusqu'à l'ultime descente aux enfers et les longs couloirs de la désespérance, de la folie. Pierre Jourde nous raconte le destin de Bolo et Bada deux petits truands dans cette série d'évènements et rebondissements incroyables.

Dire que ce roman est une seule et unique création « gothique » serait une erreur formidable et un nonsense. Car si on étudie bien ce roman, qu'on le lit avec attention, on remarque que l'écriture de Pierre Jourde ressemble à s'y méprendre à ces poupées gigognes russes. On lit les chapitres comme si on ouvrait une de ces poupées.

Si on regarde l'ensemble de l'histoire, on pourrait penser que Pierre Jourde à travers cette histoire de secte à la dérive nous parle de notre société occidentale qui est elle aussi à la dérive ! Le gourou étant le Dieu Argent. Les crimes de plus en plus horribles que l'on découvre dans les faits divers, l'indifférence, les Veaux d'Or pour lesquels les personnes s'accrochent pour avoir un semblant d'espérance en l'avenir. Tout y est dans « la Cantatrice ».

Un livre décapant, dérangeant et qui ne laisse sûrement pas indifférent.

Le cafard cosmique

Absurde, grotesque, horreur, humour, satire sociale et fantastique léger, La cantatrice avariée fait partie de ces romans qui mélangent les genres avec bonheur, tout en s'offrant le luxe d'une plume acerbe et poétique. Pour son retour chez l'Esprit des Péninsules [éditeur qui, Ô joie, n'est pas mort], Pierre JOURDE fait dans l'inédit, le roman Bruegelien.

Pierre Jourde - La cantatrice avariée

Ceux qui connaissent l'œuvre du vieux maître flamand ne seront pas dupes plus d'une dizaine de pages. Ces personnages grossiers, violents, rougeauds, saouls et lubriques, ces ciels charbonneux, d'où tout espoir est banni, ces situations faussement normales qui dérivent vers la satire dès lors qu'elles sont peintes avec un réalisme impitoyable, autant d'indices qui font dériver l'habituel jeu des influences vers la peinture et qui trahissent Pierre JOURDE. Aucun doute, ce type n'aime pas les gens. Mais ça tombe bien, c'est aussi pour ça qu'on le lit.

Après le très poétique et très nervalien *L'heure et l'ombre*, voici donc le très bruegelien *La cantatrice avariée*, dont les miasmes empoisonnés hantent le lecteur longtemps après en avoir terminé. La plume est belle, élégante, tour à tour brutale, drôle ou grave, une habitude chez JOURDE. L'histoire, elle, promet beaucoup : une secte décatie installée dans un château squatté dans les environs de Clermont-Ferrand, deux voyous - Bada et Bolo - aux méthodes douteuses [déconstruction musicale, assassinats, mutilations et consorts] qui décident de mettre fin à cette décadence en ravivant la foi, une héroïne délétaire qui sera à l'origine de la découverte d'une statue aux propriétés mystiques détonantes, un gourou mystérieusement disparu, une quête existentielle, bref, on le voit, que du simple.

Ajoutez à ça le crâne de Bolo régulièrement visité par un orchestre classique [dont les mouvements calquent ou délimitent la structure même du roman] et la mère de Bada, quintal de viande avariée dégoulinant d'amour pour son fils et dont l'immortalité manifeste intéresse beaucoup les scientifiques, et vous comprendrez assez vite que le nouveau roman de Pierre JOURDE tape très fort dans le grotesque.

Hélas, si ce scénario a priori excitant a tout pour combler le lecteur avide de sensations fortes, l'auteur lui cloue le bec en scindant *La cantatrice avariée* en deux parties bien distinctes. La secte d'abord, les vies de Bada et de Bolo ensuite. Une longue existence, séparée, bizarre, absurde, qui n'a rien de très folichon ni de très passionnant. C'est d'ailleurs le principal défaut du livre : à trop vouloir marier les goûts et les ingrédients, Pierre JOURDE ne sait plus vraiment où il va et, même si son texte est impeccablement construit, il finit par ennuyer.

Rien d'épouvantable, bien sûr, les qualités du roman dépassant largement ses défauts, mais suffisamment notable pour réduire la portée vacharde et méchante du texte, sans en rendre la beauté intrinsèque beaucoup plus intéressante.

Reste que certains passages proprement stupéfiants vainquent facilement les réticences et que la plume de JOURDE fait le reste.

Jean-Louis Ezine, Le nouvel observateur

Jourde écrit comme il boxe: sans connaître l'art de l'esquive. Direct du droit, direct au foie pour couper le souffle. Son dernier ouvrage est un roman exigeant, déroutant même pour un lecteur qui voudrait du roman sous Cellophane. Dans un château délabré d'Auvergne s'est réfugiée une secte en pleine déliquescence. Sa survie est confiée à deux Pieds Nickelés sadiques, dévoués aux restes d'un gourou conservés pieusement dans un congélateur. D'une écriture froide comme une nuit auvergnate et riche comme une potée de la région, Jourde joue avec les genres et les codes littéraires pour ce buffet froid romanesque.

La Cantatrice avariée apporte un vent de fraîcheur sur une littérature anémiée à force d'être blanche. Tiens, ça sonne...»

Olivier Maison, Mariane

Pierre Jourde - La cantatrice avariée

Débordements de la fiction

Pierre Jourde ne manque pas de cran. Le nouveau roman qu'il nous propose, encore une fois, se démarque ostensiblement de ses textes précédents – du moins, de ceux que j'ai lus – au risque de dérouter le lecteur. Heureusement, il arrive qu'il aime ça, le lecteur : être dérouté. Oui : il arrive que le lecteur aime ne pas reconnaître au premier coup d'œil l'auteur qu'il a déjà lu et apprécié. Qu'on en juge : La cantatrice avariée retrace le destin singulier de deux petits voyous aux intelligences limitées qu'un apparent hasard place à la tête d'une secte à la dérive, l'Ordre des frères du Dernier Jour, dont les membres en nombre décroissant squattent un château à l'abandon aux environs de Clermont-Ferrand. Mystérieusement décapitée de son officiel gourou, la secte part à la dérive, perd ses ouailles. Bada et Bolo, nos deux héros, improbables hybrides entre les Pieds Nickelés, le Vampire de Düsseldorf et Bouvard et Pécuchet, entreprennent d'enrayer cette débandade, par des méthodes toutes personnelles et souvent benoîtement sanglantes. Ce n'est que le début de leurs macabres et picaresques aventures. Car c'est tout un long destin, mystique et dérisoire, cousu de coïncidences douteuses et de rebondissements abracadabrants, malicieusement mené par un dément demiurge, chef probable de l'orchestre sanguinaire qui accompagne tout le récit dans l'esprit perturbé de Bolo, où domine la voix de l'incroyable mère de Bada, cantatrice intitulaire et tutélaire – le roman s'articule en mouvements in-ouïs, sauf peut-être par Erik Satie : Allegro feroce, Adagio con fagioli, Andante gluante – que leur a concocté l'auteur avec amour, si pris lui-même dans son élan qu'il lui arrive, m'a-t-il semblé, mais c'est sans grande importance, de s'emmêler dans ses personnages. On ne peut pas lui en vouloir, à l'auteur, de voir double ; il le fait dire lui-même à ses personnages : il a abusé du muscat – on aurait volontiers pensé à quelque plus stimulant psychotrope. Car lui-même en est un – personnage –, finalement ; et le lecteur aussi, pourquoi pas. Et ce débordement de la fiction, oui, ça fait plaisir.

(Commentaire sur l'édition Broché)

Il y a, dans chaque roman de Pierre Jourde, un ce je ne sais quoi qui en fait un prétexte à de longues rêveries, longtemps après que la lecture en a été achevée.

Plusieurs facteurs peuvent en expliquer la raison : l'exercice de la réflexion, de la pensée n'est pas absent de ses ouvrages ; le style est soigné ; le récit est conduit de façon extrêmement fluide et intelligente, sans exclure le suspense ni les interrogations incessantes du lecteur, qui à tout moment s'interroge sur des détails, sur le sens de certains épisodes, sur le devenir des personnages ou plus simplement sur leur consistance.

C'est plume à la main qu'il faudrait lire « La Cantatrice avariée ». Primo, parce qu'il fourmille de clins d'œil, de références plus ou moins masquées à d'autres livres : envoyés chercher un objet par ailleurs improbable, les deux principaux protagonistes nommés Bada et Bolo, s'entendent décrire ainsi l'objet en question : « ... Une chose véritable ... Il ne sied donc pas de la confondre avec n'importe quel objet, avec le bidule banal, un bronze de Barbedienne, un bonheur de Barbezieux, une horloge comtoise [...] » (page 50, de l'édition Pocket) : mine de rien, on nous fait référence ici à un roman de Chardonne, lequel à proprement parler n'a rien à faire dans cette énumération. Mais quelle surprise pour le lecteur, dont la sagacité est mise à l'épreuve, à chaque page.

Deuxio, sur le plan de la technique narrative, le lecteur ne peut que se sentir comblé par la multiplication effrénée des prolepses, des retours en arrière, des changements de points de vue, des interventions de narrateur, dont le statut n'est dévoilé qu'à la fin du roman...

Tertio, soulignons aussi l'écriture apparentée, toutes choses égales par ailleurs, à celle de Flaubert, dont l'imparfait est utilisé ici judicieusement. Mais on pense aussi à Villiers, particulièrement en ce qui concerne la thématique, voire aussi à Nerval, pour l'aspect onirique et fantasmagorique des scènes relatées, mais aussi par la folie qui guette tous les personnages fantomatiques qui se meuvent dans cette histoire.

Je ne veux pas entrer dans le détail de l'histoire proprement dite, mais souvent j'ai pensé à la théorie des cerveaux en cuve : Nos deux personnages (de véritables cloportes !) se comportent en zombies, manipulés qu'ils sont du début à la fin par des forces qui les dépassent. Encore une fois, ce roman pourrait illustrer toute une théorie philosophique qui remonte à Descartes et à son malin génie.

J-philippe HORLANCE